

Cosimo Ortosta

Cosimo Ortosta est né à Taranto en 1939 et vit à Rome. Il a publié *Il bagno degli occhi* (Milano, Guanda, 1980) ; *La nera costanza* (Palermo, La Nuova Guanda, 1985) ; *Nel progetto di un freddo perenne* (Torino, Einaudi, 1988) ; *Serraglio Primavera* (Roma, Empiria, 1999) et, plus récemment, une anthologie de ses propres textes : *Una piega meraviglia* (Verona, Anterem, 1999).

Dispersion du moi et recherche d'un langage plus pur, plus dur, et plus froid, dont l'exigence est empruntée à Mallarmé, mais aussi à Lubrano et à Beckett : telle semble depuis la *Passione della biografia*, publiée en 1977 et repris dans son premier recueil, la gageure poétique de cet « isolé splendide » pour reprendre une formule d'A. Cortellesa.

Dispersion du moi – « au fond de cet œil d'eau sans bords », cette formule de Rimbaud donne son titre au premier recueil – mais alors, comment faire corps¹? Dans *Il bagno degli occhi*, le sujet « *decapitato negli organi* » est comme coupé de lui-même, de ses perceptions, distordues et de son langage, fragmentaire, comme liquéfié ou liquidé : « *liquida fessura* ». Dans un essai consacré au *sparagmòs* de Campana², Ortosta insiste : le sujet n'est ni décalé, ni absent : il est en morceaux. C'est pourquoi il ne saurait être question d'auto-biographie car il y a bien trop peu d'identité pour en assurer le projet. *Biographie* suffit donc : « la passion de la biographie, décapitée dans ses organes, dans le prolongement où elle se tient, eût préféré qu'on l'enterrât pour qu'elle pût faire corps. Laisée dans sa dissémination, elle appuie sur les touches et tremble en faisant des sauts de l'intérieur vers l'extérieur, condensation, déplacement [...]. La séparation comme mode de fonctionnement »³.

À une phénoménologie de la perception dont c'est trop peu de dire qu'elle ne renvoie pas un sujet unitaire correspond une énonciation déchirée elle aussi. *La nera costanza* confirmera cette tendance sous le signe de la mort. Les motifs de ces *grilles de parole* pourraient être rapprochés de la poétique de Celan : la lumière, le lait, l'œil, les draps, la neige, le pli, la lueur. Dans *Nel progetto di un freddo perenne*, la fragmentation du moi n'interdit pas un schéma plus narratif qui n'exclut pas non plus le plurilinguisme que les premières œuvres semblaient tenir à distance. Partielles et lointaines, estompées souvent, des voix nous reviennent, qui sont celles de nos morts. De la même manière, dans le *Serraglio primavera*, c'est la voix de l'enfant qui s'élève en tremblant : « *il bimbo! che assiste al suo stupore* ».

Dans un essai important consacré à Cosimo Ortosta, le poète Vito M. Bonito, que nous présentons plus loin, résume ainsi sa poétique⁴ : « la ligne Lubrano-Mallarmé-Beckett – mais Frost, Stevens, Auden et Ashberry sont complices dans l'effort de faire émerger un « froid sans fin »⁵ – enveloppe une poésie qui se développe le long de la marge précieuse et glacée de la parole, dans un univers de reflets aveuglants et ventriloques que le sujet traverse dans l'espace de sa nuit, enfermé dans son esprit, jusqu'au point où il recule dans sa propre voix laissée à l'abandon. On comprend mieux la tonalité existentielle de la suspension et du retour. L'expérience se retire en silence dans ce mouvement qui permettra aux choses de venir vers nous. Plus que s'y construire, l'expérience cherche dans les mots un espace où se donner, où s'ouvrir à l'écoute ». Cette poésie n'exclut pas la cruauté.

1. C. Ortosta a proposé une traduction de Rimbaud, *Poesie*, Parma, Guanda, 1986 et de Mallarmé, *Poesie et prose*, Parma, Guanda, 1982. Il a aussi traduit Baudelaire, Char et Jaccottet.

2. Cf. Cosimo Ortosta, *postface* à Pariani, *Vita non romanziata di Dino Campana*, Parma, Guanda, 1978.

3. Cosimo Ortosta, *La passione della biografia*, in « Quaderni della Fenice », 1977, n. 26, pp. 66-67.

4. Cf. Vito M. Bonito, *Il gelo e lo sguardo. La poesia di Cosimo Ortosta e Valerio Magrelli*, Bologna, CLUEB, 1996, pp. 19-71 et *Un varco nella memoria. Saggio interpretativo sulla poesia di Cosimo Ortosta*, *postface* d'*Una piega meraviglia. Poesie scelte*, Verona, Anterem, 1999, pp. 47-57.

5. Vito M. Bonito a placé en exergue de son essai la terrible épigraphe de Auden : « *the cold had made a poet* ». Sur la ligne Mallarmé, Lubrano et Beckett, cf. *Il gelo e lo sguardo, op. cit.* pp. 33- 38.

*Céleste*¹

I-

Trois petites tables au chevet du lit de cuivre
... et les cahiers, les médicaments. Marcel le savait bien :
sa vraie maison n'était pas là :
de l'autre côté du temps, il voyait s'écouler
une terre inconnue.
À soixante-dix, on l'aurait peut-être
accueilli, mais la maladie alors
faisait son chemin, durcissait ses poumons et déchirait son cœur.

L'immobilité et le silence lui apprenaient à travailler
pour l'improbable vie future.

« Un mort qui comme moi s'appuierait à ton bras.
Mais toi, Céleste, veux-tu encore me soutenir ? »
Pour revoir ce petit *pan de mur jaune*
étendue de sable d'or, ce pan minuscule
si précieux, oh le revoir avant de s'écraser
dans un excès de tendresse confuse.

Au cœur de la nuit on finit par comprendre
qu'il était arrivé. Son visage était blême et gonflé
sa voix un murmure
.....
de sa présence n'émane-t-il pas
le froid de Lazare, le ressuscité ?

Et puis la fièvre augmenta nettement
pourtant ses vers de tendresse et d'affection, il ne cessa de les composer
pour Céleste. Avec quel acharnement alors
il reprenait ses pages – simplement
toute sa vie

tout ce qu'il y avait eu de mieux dans sa vie ?

« Pour chercher l'air qui me manque
je suis si vieux Céleste »

Plus un mot sur la maladie
il parle de sa mort : un trou noir qui l'engloutit.
Le soleil maintenant ne le fait plus souffrir.

Un excès de pensée pour vider ses pensées
seule forme d'activité
dans le corps affaibli et maniaque.

1. Celeste Albaret fut au service de Marcel Proust de 1914 à 1922.

Le beau visage de sa mère brillait encore de jeunesse
lors du soir secret et impie
où de sa main il la blessa.

Il sentait le poids de devoir penser
et il voulait du temps pour pouvoir parler.

II-

« Toi qui aimes l'aubépine
regarde cette épine rose.
N'est-elle pas vraie merveille ? »

retrouver ce parfum
restant là immobile devant les aubépines
sans pénétrer le pouls
d'une belle allégresse.

immobile regarder respirer immobile
la pensée se fatigue à traverser
l'image l'odeur d'une rue
le reflet du soleil sur une pierre

cette saison inconnue réfugiée dans le fond du cerveau
qu'enserrent tant d'images diverses
dans le son d'un clocher ou l'odeur d'une feuille
cette saison, y a-t-il longtemps aujourd'hui qu'elle a cessé de vivre ?

elle est si noire maintenant que le soleil
est couché – elle se cache
prête à se dégager de son lieu solitaire
et prête à décoller

une forme unique et noire prête
à se perdre dans la nuit
est sur le point d'en toucher la limite
la voilà qui entre

le bleu de la fenêtre entrevu
est un point précis de la terre
sans contour ni couleur ni les arbres

ni les collines n'entrent plus dans ses yeux
là il grimait pour voir le ciel
sans nuage le ciel là-bas au-dessus de la terre
n'entre plus dans ses yeux
ni le jour ni la nuit

dans un souffle sans souffle
de profonde allégresse face aux aubépines
et l'espérance à moitié de retrouver
leur parfum pour y être à nouveau

avec l'espérance entière et la peur toute entière
comme quand le beau visage de la mère
resplendissait encore alors l'ordre des années
et le fil des heures et s'emmêle et se rompt

la tête appuyée au mur, à l'aveuglette
dans un lieu inconnu, qui n'est que sa chambre
où Céleste attend un moment
jour après jour et attend seulement

que cesse en repos le souffle
le bleu de la fenêtre entrevu
est un point précis de la terre
ici du mur au mur comme quand

il marchait et respirait devant les aubépines
et tous ils entendent les heures justes
comme toujours dans les cas de pure pause
comme avant, pour la dernière fois

les yeux fixés
sur les choses qu'il ignorait
d'une entière saison qui maintenant
pour lui est douleur plus grande

devenu le corps de celui qu'il aime
maintenant, et le seul qui sache
lui donner du plaisir et du tourment aussi
dans un rythme sans suite, une phrase indivise

qu'il va oublier
et qui apparaît dans un son prolongé
un rideau qui sépare
et qui cache

mais ces choses qu'il ne savait pas
il les craint maintenant sans même le savoir
et le souffle essoufflé ne cesse de cesser
sous le ciel sans nuée

ni de jour ni de nuit
avec l'espérance entière et la peur toute entière
pour être à nouveau devant les aubépines
une forme unique et noire prête à se fondre

d'une phrase nouvelle il ne cesse de rêver
et son cœur souffre avec tous les autres noms
qui reviennent sans cesse pour le contaminer
et ils le bercent comme on berce un cadavre

dans son cœur encore il continuait à semer
mais lentement maintenant c'est d'elle qu'il se sépare
à jamais sans même pouvoir lui dire adieu
alors que vient la nuit noire pour un peu de repos

bonheur immédiat, bonheur de l'amour
bonheur hurlé dans le même nom comme en ce jour
de séparation où Céleste en vain
voulut lui éviter la douleur

et maintenant sa vie et aussi celle des autres
il les lit plus doucement car il croit qu'il a cessé
de désirer. Il n'est plus un enfant
et ses goûts avec le temps ne changeront plus.

Et il sait bien que le bonheur est d'esprit
qu'il ne guérit de rien mais change la douleur
parce que l'oubli augmente avec le temps
et comment le lui cacher ?

entre ces quatre murs
source inquiète le cri des heures justes
d'où nul ne revient comme dans un réduit
son pas en silence devant les aubépines

mais comment revenir, comment s'il a cessé de voir
les jambes croisées la tête dans les mains
sans plus de désir et sans plus d'objectif
il sait bien comment tout finira : sans un souffle sans un cri

et où alors ? où ? s'il cherche de l'aide
maintenant que plus un danger et plus un espoir
ne le font frissonner
parce qu'il ne veut plus bouger

il attend patient que le jour revienne
aujourd'hui comme alors dans l'hiver le plus nu
la saison la plus belle des feux froids
arrachés à l'atmosphère instable

mais il voit un animal si docile
petite personne céleste
Elle s'appelle Céleste

*Céleste*¹

I-
Tre tavolini accanto al letto di ottone
... i quaderni, le medicine. Marcel sapeva bene
che questa non era la sua vera casa :
dall'altra parte del tempo vedeva scorrere
una terra sconosciuta.
A settant'anni forse gli altri
l'avrebbero accolto ma intanto la malattia
faceva la sua strada, induriva i polmoni, logorava il cuore.

Immobilità e silenzio gli insegnano a lavorare
per un'improbabile vita futura.

« Un morto come me che si appoggia al tuo braccio.
E tu, Céleste, vuoi ancora portarmi ? »
Per rivedere quel lembo di muro giallo²
distesa di sabbia dorata quel minuscolo lembo prezioso, prima di schiantarsi
in un eccesso di confusa tenerezza.

A tarda notte finalmente si venne a sapere
che era arrivato. Il viso livido e gonfio
la voce ridotta a un bisbiglio
.....
non diffonde la sua presenza
il freddo della resurrezione di Lazzaro ?

Poi la febbre andò sensibilmente aumentando
eppure continuava a scrivere teneri affettuosi versi
dedicati a Céleste. Con quale accanimento poi
rileggeva le pagine che semplicemente
erano tutta la sua vita

tutto il meglio della sua vita ?

« Per cercare l'aria che mi manca
sono vecchissimo, Céleste »

Non parla più della malattia
ma della sua morte : un posto nero che lo inghiotte.
Il sole adesso non gli fu più male.

Eccesso di pensiero che svuota il pensiero
unica forma di attività
nel corpo indebolito e maniaco.

1. Dal 1914 al 1922, Céleste Albaret fu al servizio di Marcel Proust.

2. Della « Veduta di Delft », che considerava « il più bel quadro del mondo », nella mostra olandese del Jeu de Paume del 1921 Proust ammirò « il lembo di muro giallo dipinto con tanta sapienza e raffinatezza da un artista per sempre ignoto, identificato appena sotto il nome di Vermeer ». *La Prisonnière*, trad. it. pp. 857-858.

Il bel volto della madre ancora splendeva di giovinezza
quando la sua mano quella sera
segreta ed empia la feriva.

Sentiva il peso di dover pensare
e chiedeva tempo per poter parlare.

II

« Tu che ami i biancospini
guarda quello spino rosa.
Non è una vera meraviglia? »

ritrovare quel profumo
respirando lì fermo davanti ai biancospini
senza entrare nel battito
di una vera allegria

immobile guardare e respirare
si affatica il pensiero se attraversa
l'immagine l'odore di una strada
il riflesso del sole su una pietra

la stagione ignota ricacciata indietro nel cervello
costretta fra tante immagini diverse
nel suono di una campana in un odore di foglie
da molto tempo ormai ha cessato di vivere?

così nera adesso che il sole
è tramontato – sta nascosta
pronta a svincolarsi dal suo luogo solitario
pronta a spiccare il volo

un'unica forma nera pronta
a dileguarsi nella notte
sta per toccare il confine
ecco adesso vi è entrata

l'azzurro intravisto dalla finestra
è un luogo preciso della terra
senza rilievo senza colore gli alberi
e le colline non entrano più nei suoi occhi

qui saliva per vedere il cielo
senza nuvole il cielo lì sopra la terra
non entra più nei suoi occhi
né di giorno né di notte

in un affanno senza affanno
di vera allegria davanti ai biancospini
con una mezza speranza di ritrovare
il loro profumo per riapparire di nuovo

con tutta la speranza con tutta la paura
come quando il bel volto della madre
ancora splendeva e l'ordine degli anni
il filo delle ore si confonde e si spezza

la testa appoggiata al muro, alla cieca
in un posto sconosciuto che è la sua stanza
dove Céleste un momento aspetta
giorno dopo giorno solamente aspettando

che riposi cessato l'affanno
e l'azzurro intravisto dalla finestra
è un luogo preciso della terra
qui da muro a muro come quando

camminava e respirava davanti ai biancospini
e tutti odono gridi e rintocchi come sempre in una pura pausa
come prima, per l'ultima volta

gli occhi fissi sulle cose che non sapeva
di un'intera stagione che adesso
per lui diventa un dolore più grande

diventato il corpo di chi adesso
egli ama, l'unico che sappia
procurargli piacere e tormento
inesteso ritmo, frase indivisa

che sta per dimenticare
e poi riappare in sonorità prolungata
sipario che divide
e nasconde

ma le cose che non sapeva
adesso le teme senza accorgersene
e non cessa l'affanno sotto il cielo senza nuvole

né di giorno né di notte
con tutta la speranza con tutta la paura
per riapparire davanti ai biancospini
unica forma nera pronta a dileguarsi

una frase nuova continua a immaginare
nel cuore gli duole con tutti gli altri nomi
che sempre a contagiarlo ritornano
e lo cullano come un cadavere

dentro nel cuore continuava a seminare
ma lentamente da lei intanto si separa
– e per sempre – senza poterle dire addio
mentre si la notte fonda per riposare un poco

felicità immediata felicità dell'amore
gridata sempre nello stesso nome come in quel giorno
di separazione quando Céleste inutilmente
cercò di evitargli il dolore

adesso legge la sua vita e quella degli altri
più lentamente perché crede di aver cessato
di desiderare. Non più bambino
i suoi gusti nel tempo più non cambieranno

e sa bene che mentale è la felicità
non guarisce ma soltanto sposta il dolore
perché l'oblio aumenta col tempo
e questo non può essergli celato

fra quelle quattro mura
fonte d'inquietudine gridi e rintocchi
da cui non c'è ritorno come in un recinto
il suo passo silenzioso davanti ai biancospini

ma come fare ritorno se ha cessato di vedere
incrociate le gambe la testa appoggiata sulle mani
senza desiderio e senza una meta
sapendo come va a finire : non un alito né gridi

e dove mai allora ? Se cerca aiuto
adesso che nessun pericolo o speranza
lo fa rabbrivire
perché non vuole più muoversi

paziente aspetta che faccia giorno
adesso come allora nel nudo inverno
la stagione più bella di freddi fuochi
strappati all'instabile atmosfera

ma vede un animale così benigno
piccola persona celeste
Céleste è il suo nome

traduit et présenté par Martin Rueff

Réponses au questionnaire

1. La meilleure poésie italienne contemporaine est caractérisée par une évolution maniériste que représentent bien deux livres, parus respectivement en 1978 (*Il galateo in bosco* de Zanzotto) et en 1980 (*Ora serrata retinae* de Magrelli). Les grands livres de poésie du second vingtième siècle sont : *Variazioni belliche* d'Amelia Rosselli, *Viaggio d'inverno* d'Attilio Bertolucci, et *Stella variabile* de Vittorio Sereni.

2. Marcel Proust est le plus grand écrivain du vingtième siècle. La prose de la *Recherche* est née d'une puissante nostalgie pour la poésie.

3. C'est une auto-conscience linguistique qui aide à regarder en soi.

4. *L'impegno civile*. Celui de tous les jours suffit. Encore faudrait-il qu'il y en ait.

5. Je crois aujourd'hui encore que Mallarmé est le plus grand interprète de la modernité. Son œuvre en vers et en prose vaut toute la littérature des dix-neuvième et vingtième siècles.

Traduction Renaud Pasquier